

Max Labeille

# Le Meilleur de l'Humanité

Face au réchauffement climatique



Max Labeille

Le Meilleur de  
l'Humanité

*Face au réchauffement climatique*

© Max Labeille, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2434-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Toute vérité franchit trois étapes. D'abord, elle est ridiculisée, ensuite elle subit une forte opposition, puis elle est considérée comme étant une évidence. »*

Arthur Schopenhauer

## 2040 – Marc et Jane

Le soleil automnal inondait d'une lumière resplendissante le petit village de Terremas, perché sur les premiers contreforts des Cévennes, dans le département du Gard, au sud de la France.

Les maisons s'étiraient de part et d'autre d'un long chemin goudronné et la lumière du soleil déclinant se jouait des pierres sur les murs, accentuant ou estompant les reliefs et les ombres. Seul le pépiement des oiseaux meublait la quiétude des lieux, troublée de temps en temps par un passage de voiture électrique au ronronnement feutré.

En cette fin d'après-midi, au cœur du hameau, Marc et Jane Lachast s'étaient installés dans leur relax, sur la terrasse, à l'ombre de l'avancée en tuiles rondes qui prolongeait le toit de la maison. Après les heures chaudes passées dans l'atmosphère climatisée de l'intérieur, le couple de vieillards aimait respirer le grand air des fins d'après-midi. À cette heure, la chaleur suffocante des journées tombait, régulée par les fraîcheurs des nuits devenues plus longues.

Marc avait cent ans, une accumulation du temps qui avait fini par le tasser et le contraignait à avancer à petits pas précautionneux. Il portait une barbe blanche bien taillée, car Jane aimait le voir ainsi et c'est elle qui l'avait convaincu de la garder, trente ans plus tôt. Sa vie durant, il avait été un « touche-à-tout » actif, ayant toujours un nouveau projet, le meilleur, en cours de réalisation. Bien qu'il n'y tienne pas vraiment, on fêterait, comme il se doit, son anniversaire dans trois jours. Marc se demandait s'il fallait vraiment célébrer cet amincissement sans fin de la vie jusqu'à devenir une simple attente. Mais l'existence était jalonnée de pierres blanches qu'il eût été maladroit d'ignorer. C'était en tout cas l'occasion pour un nouveau rassemblement familial et festif apprécié de tous.

L'année précédente, on avait fêté le centenaire de Jane, l'aînée de son mari de quelques mois. Les ans n'avaient pas affecté outre mesure sa silhouette et les rides semblaient ne pas avoir d'emprise sur elle. De nature enjouée, elle affichait en permanence une bonne humeur appréciée de tous. Le bien-être de son entourage constituait sa première raison d'être et elle aimait par-dessus tout conserver un contact affectif et fusionnel avec chacun des membres de la descendance Lachast.

Le couple figurait ainsi parmi les millions de personnes atteignant désormais dans bien des pays cet âge symbolique. Tous deux étaient relativement en bonne santé, se trouvant surtout affectés par les chaleurs insoutenables de ces étés

torrides qui n'en finissaient pas de s'allonger.

Marc et Jane avaient deux filles installées dans la région, à moins d'une heure de voiture, cinq petits enfants, et huit arrière-petits-enfants. De quoi donner le tournis aux centenaires qui souvent confondaient les uns et les autres et leur donnaient avec une facilité déconcertante des noms déformés, amputés ou rallongés au gré de la fantaisie de leur mémoire, ce qui fournissait à tous une source inépuisable de plaisanteries.

Pour l'heure, seuls les cousins Léo et Célia étaient présents.

Léo, l'aîné des petits enfants, grand gaillard charmeur, avait monté avec un ami une entreprise de rénovation et d'entretien de maisons. Il aimait créer des espaces verts en associant les formes, couleurs et dénivelés de manière que l'on s'y sente comme dans un Éden. Il habitait à l'entrée du village, dans une maison construite en pierres du pays, et dont il avait dessiné les plans lui-même.

Célia, au physique de femme épanouie, avait pleinement réalisé son rêve en devenant architecte des Bâtiments de France. Elle avait participé à la rénovation de nombreux monuments dans tout le pays. Habitante à Uzès, elle avait aménagé dans l'une de ces maisons moyenâgeuse, agrandies et embellies au fil des siècles, notamment pendant l'ère Napoléonienne.

\*

Après le repas, Mamette, – c'est ainsi que les enfants appelaient Jane – et Papé s'installèrent pour la soirée dans leur fauteuil du coin salon.

Le bulletin météo de la télé prévoyait du beau temps pour les jours à venir et annonçait trente-deux degrés pour le lendemain, trois octobre.

On s'était habitué à ces chaleurs élevées, à des saisons douteuses, aux situations aussi brutales que dévastatrices, et des températures de quarante-cinq dans le Midi, comme à Nîmes cet été, en juillet et août. Cette chaleur, exempte de courant d'air, n'était pas supportable dans la journée pour la plupart des activités. Les travaux publics, les chantiers du bâtiment, les agriculteurs, tous les métiers exposés aux rayons du soleil, privilégiaient des horaires de nuit, commençant généralement vers deux ou trois heures et se terminant en milieu de matinée. Les commerces, les bureaux s'étaient adaptés à ce genre d'horaire dans le but de moins utiliser la climatisation.

Marc et Jane s'étaient efforcés de respecter les recommandations des autorités concernant l'aménagement de leur maison. Ils avaient renforcé l'isolation des murs, du plafond, du plancher, remplacé les volets existants par des menuiseries hautement isolantes, végétalisé les parois les plus exposées au soleil. Leur



matériel de climatisation faisait partie des modernes éléments à faible consommation d'électricité. La journée, ils ne laissent entrer qu'un minimum de lumière par une ouverture nord, et la clim était utilisée de façon à obtenir une température ambiante avoisinant les vingt-sept degrés, pas moins.

Bien entendu, la maison était équipée de sa propre production d'électricité par panneaux photovoltaïques, comme la quasi-totalité des habitations individuelles ou collectives. Ainsi, le couple bénéficiait d'un logement confortable, économique, et consommant modérément sur le réseau public d'électricité.

Marc s'inquiétait de la santé des oliviers confrontés à ces trop longues périodes de fournaises sèches :

— Il faudra quand même que j'aie vu comment sont les olives. Elles ont manqué d'eau et ça ne s'arrange pas.

— Tu ne peux pas rester tranquille ? Avec cette chaleur, c'est bon pour attraper une insolation. Que Léo te conduise au moins !

— Mais oui, mais oui ! Nous irons « à la fraîche », le matin de bonne heure. Et puis qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive, à mon âge ?

— Gna, gna, gna, gna, gna !

À la retraite, Marc avait entretenu quelques oliviers pour le plus grand plaisir de la famille et de clients assidus tant l'huile produite sur ces terres maigres était fameuse pourvu que l'on y mette de la passion et des procédés naturels. Mais depuis une quinzaine d'années le vieil oléiculteur se bornait à conseiller les plus jeunes sur la pratique de ce métier délicat et exigeant.

Ce matin, il n'avait pas résisté au plaisir de parcourir une nouvelle fois les parcelles, après avoir réquisitionné Léo pour la circonstance. Ils débranchèrent la prise du véhicule utilitaire électrique, s'installèrent à bord et, Léo conduisant, partirent visiter l'olivieraie répartie sur quatre sites autour du village.

Terremas, au Moyen Âge, était composé de trois fermes isolées, complétées au fil du temps par diverses habitations modestes et constructions agricoles. Ce n'est que vers mille huit cents que la rue prit son apparence définitive avec des demeures de plus grande taille, des arrière-cours, des aires de battage du blé alternant avec les terres cultivées. L'élevage ovin, bovin, la polyculture et le ver à soie avaient rendu la région prospère et le hameau compta près de deux cents âmes au dix-neuvième. Il comprenait des cafés ou tabacs et une petite épicerie où les habitants venaient chercher à la fois le contact du voisin et quelques denrées nécessaires au quotidien. Le village vivait dans une sorte d'autarcie centrée sur la terre, quand bien même fut-elle maigre et de peu de rendement.

Puis on assista à l'exode de la jeunesse, attirée par une vie plus facile et

confortable à la ville. L'ère industrielle vidait les campagnes. Au village, la population descendit au milieu du vingtième siècle à une dizaine de résidents, pour revenir au niveau d'une centaine au début des années deux mille. Mais on ne vivait plus du terroir, il y avait là des retraités, des résidences secondaires, du tourisme, des jeunes travaillant ailleurs dans les villes. Seule, une dernière famille d'éleveurs restait accrochée au travail du sol.

Depuis le réchauffement du climat, les sécheresses consécutives, émaillées d'incendies destructeurs, avaient fait évoluer l'ensemble de la végétation vers ce qui ressemblait plus à une steppe arbustive qu'une campagne cévenole. Certes, des chênes blancs ou verts, qui couvraient jadis l'ensemble des vallonnements, subsistaient, groupés en plaques, bosquets, creux près des ruisseaux, aux endroits que les feux avaient épargnés. La physionomie de la nature avait peu à peu changé, favorisant les arbres capables de résister au manque d'eau, comme l'acacia, l'érable, le pin, le laurier-tin, les cades et genévriers, et de vastes zones maigres voyaient le rocher affleurer partout. Les tilleuls, marronniers, micocouliers ou chênes des abords des maisons avaient fini par dépérir et perdre leur superbe d'antan.

Sitôt arrivé dans le premier lopin, Marc ne put que constater ce qu'il redoutait. Les arbres situés dans les parties hautes, où la couche de terre recouvrant le rocher était la moins généreuse, avaient perdu la moitié de leurs feuilles et les rameaux terminaux ne pouvaient plus nourrir les olives qui se desséchaient. Dans les vallonnements de ce pays de garrigues, chaque parcelle était en pente et le travail du sol tout au long des siècles avait fait glisser la terre vers le bas. C'est pourquoi les arbres des parties basses avaient mieux résisté grâce aux racines s'enfonçant profondément dans le sol.

À la vue des olives desséchées, Marc éprouva un sentiment d'impuissance.

— Regarde ! Tout n'est pas perdu, ici c'est vert, on les maintiendra en bon état, mais pour ceux-là on verra. Si on les garde il faudra enlever tout ce bois mort et repartir sur des pousses intactes.

Une année de grande sécheresse obligeait les oléiculteurs à pratiquer une taille sévère et compliquée pour éliminer les rameaux atteints. Après ces violences, les arbres souffraient pendant deux ou trois ans, compromettant toute production, et cette convalescence exigeait qu'une nouvelle période sèche ne survienne pas immédiatement.

Depuis les années deux mille vingt, Marc avait choisi d'abandonner un certain nombre d'arbres ou les avait donnés pour être transplanté devant les maisons de parents ou voisins, là où ils trouveraient une meilleure terre et quelques apports



d'humidité.

En ces contrées cévenoles où se pratiquaient encore l'élevage de chèvres et la polyculture, les usages avaient évolué pour s'adapter à la raréfaction de l'eau. On semait des céréales plus résistantes, le sarrasin, le quinoa, le sorgho. Les récoltes fourragères s'opéraient plus tôt au printemps ou tard l'automne. On voyait arriver la saison des pluies peu après l'été, et les hivers devenaient secs. Il fallait s'habituer à la vue désespérante des terrains crevassés et de la végétation de couleur ocre criant sa détresse.

En milieu de matinée, Jane guettait le retour de la voiture.

— Je commençais à m'inquiéter ! Vous avez vu l'heure ? Ce n'est pas raisonnable par cette chaleur !

— Mamette ! Les olives ont souffert, on dirait des noyaux par endroits, annonça Léo.

— On aura la moitié de la récolte, tout au plus, dans les bas-fonds, annonça Papé.

— Eh bien, ce ne sera pas la fin du monde. Il y a des gens qui souffrent plus que ces quatre oliviers !

C'était une évidence. Marc savait qu'une telle répartition était imparable. Mais tout de même, il s'agissait de ses oliviers...

À l'heure de la sieste, Marc pensait aux situations très difficiles que vivaient des populations de par le monde et que le réchauffement de la terre aggravait de façon implacable. En France, on avait pu réagir, mais dans bien des endroits, depuis plusieurs décennies, des humains souffraient et mourraient faute de possibilités d'adaptation.

Dans la semi-inconscience préluant au sommeil, Marc voyait les... zones subtropicales, désertification... pays du grand nord, fonte accélérée... croissances industrielles, pollution... l'humanité...

Et il s'endormit pour un court somme réparateur.

## Tchad, 2021

À la suite de la civière drapée de blanc et portée par six personnes, le cortège des hommes s'avança lentement sur l'espace dégagé entre le village et le cimetière. Les femmes et les enfants se tenaient à l'écart et pourraient venir se recueillir une fois la mise en terre terminée.

Le haut du défunt fut découvert et chacun lui rendit un dernier hommage. L'imam dit les prières, puis le corps fut déposé dans la tombe, à même la terre, la tête tournée vers La Mecque.

Abdramane Qarssiane était décédé la veille au soir, à cinquante-quatre ans, d'un ultime accès de paludisme, dans son village de Qatrat ma'. Il laissait deux épouses, sept enfants, et d'innombrables parents et amis.

Sa première femme, Sadia, âgée de trente-neuf ans, lui avait donné un fils, Demba, deux filles, Inès et Louna, et enfin le benjamin nommé Hamidou.

En secondes noces, Lina fut épousée plus tardivement, alors qu'elle n'avait pas seize ans quand ses parents, voisins d'Abdramane, firent partie des dizaines de morts générés par une épidémie de choléra s'étant inexorablement développée lors d'une transhumance. Bien que sa sœur et elle-même aient reçu, en tant qu'héritières, du bétail, un peu de terre et la case familiale, elles étaient totalement désemparées, incapables de s'occuper seules de l'élevage. Lina devint ainsi la deuxième femme d'Abdramane.

À vingt-quatre ans, elle était mère d'Inaya, Amir et Sohan.

Le deuil dura trois jours pendant lesquels les proches reçurent les condoléances des personnes qui habitaient loin ou qui n'avaient pas été présents aux obsèques. La famille fut étroitement soutenue par les voisins, moralement, mais aussi dans les tâches quotidiennes de la maison. On égrenait les prières tout au long de la journée.

Pendant les quarante jours qui suivirent, la famille se retrouva souvent au cimetière. Une ancienne croyance tenace dans les esprits voulait que l'âme du défunt soit encore présente pendant ce laps de temps avant de passer dans l'au-delà. Le quarantième jour on organisa un grand repas réunissant la famille et la communauté villageoise.

Selon les recommandations du Coran, les veuves, pendant quatre mois et dix jours, restèrent autant que possible dans la maison, ne portèrent pas de toilette voyante ni de bijoux. On ne pouvait pas les demander en mariage pendant ce